

Le rendez-vous manqué

Konitz

Thierry Horguelin

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1988). Compte rendu de [Le rendez-vous manqué / *Konitz*]. *24 images*, (39-40), 100–100.

KONITZ

par Thierry Horguelin



PHOTO MARC-ANTOINE DAUDELIN

Lee Konitz

Le rendez-vous manqué

Konitz s'installe d'emblée en pays de connaissance. La construction en «kaléidoscope», le montage «par petites touches» (alternant lieux et temps, bouts d'entrevue, extraits de concerts et de répétitions, ateliers de musique, soirée entre amis, censés, à forcé de tourner autour, «traiter le sujet»); l'imprécision du cadre, aggravée par les recadrages au zoom: tout cela relève d'une certaine convention en matière de documentaire et de cette catégorie du documentaire qu'est le portrait, où se reconnaissent en outre certains traits spécifiques de la télé. À ce titre, **Konitz** est un symptôme de plus de la sclérose dont depuis trois ans environ, les Rendez-vous du cinéma québécois se font le témoin. Le documentaire, qui fut dans le Québec des années 60 le lieu de libération que l'on sait, n'est trop souvent aujourd'hui qu'un commode «patron» de prêt-à-filmer, recentré qui plus est sur le standard télévisuel, un moule indifférent dans lequel se coulent paresseusement tous les sujets. Mise en boîte passe-partout permettant tout au plus quelques moments de familiarité (comme à la télé), **Konitz** se laisse donc voir sans ennui mais sans surprise. Voudrait-on lire dans cette neutralité du regard un souci du cinéaste de se faire modeste pour mieux mettre en valeur son sujet qu'il faudrait se rendre à l'évidence que Daudelin—c'est le plus grave—échoue à faire passer sa passion pour le saxophoniste.

Le jazz, on le sait, n'existe qu'à l'état de *traces* (enregistrements discographiques, souvenirs de concerts). L'angoisse du jazzman au moment du chorus, c'est celle du funambule sur la corde raide, dont le chemin s'efface à mesure qu'il se fraye. Tendu contre sa propre impossibilité, le solo improvisé n'est pas tant une «création de l'instant» (idée banale) qu'une *combustion* de l'instant, immédiatement vouée au néant. D'où ce vertige au bord de l'abîme qui est celui du jazz en ses sommets (Armstrong, Parker, Monk). D'où, sur le plan qui nous occupe ici, l'importance cruciale de la captation (au double sens de saisie et de capture), promesse de rencontres fortes entre jazz et cinéma—deux arts du temps et de la mort au travail. On rêve d'un solo filmé par Straub ou Bresson, cinéastes du marquage, de l'inscription, de la *prise* de vues.

Du ratage de Tavernier (*Round Midnight*), imputable à d'autres raisons, surnageaient quelques beaux plans dont l'un où Dexter Gordon, dans sa chambre d'hôtel, dos à la caméra, soufflait une quinzaine de notes pour lui seul, et où s'imposait avec force ce sentiment d'une rencontre produite et captée par la caméra. Qu'en est-il dans **Konitz**? Entre les épures aériennes que dessinent dans l'air le saxophoniste et son pianiste et la caméra, impuissante à les saisir au vol, la rencontre n'a pas lieu. C'est ainsi que l'incessant balancement qui accompagne la première pièce, *Stella By Starlight*, laisse surtout l'impression d'un mouvement parasite, pour «faire du cinéma». Les autres morceaux (*Struttin with Some Barbecue*, *Kary's Trance*, etc.) sont filmés en un seul plan fixe. Daudelin choisit un angle et s'y tient, ce qui me paraît une solution plus adéquate, quoique persiste le sentiment d'une mise en boîte sans conviction. Enfin, si les propos de Konitz en atelier avec les étudiants sont passionnants, ceux qu'il tient en fin de film sur Lennie Tristano ou les sessions Capitol de 1947 ne dépassent guère le niveau de l'anecdote, faute d'être relancés par des questions plus précises. Bref, pas plus que le cinéophile, l'amateur de jazz n'y trouve son compte, et lorsqu'ils sont, comme le signataire de ces lignes, une seule et même personne, **Konitz** se révèle une double déception. ●

KONITZ: QUÉBEC 1987. Ré.: Robert Daudelin. Ph.: Jacques Leduc. Mont.: Fernand Bélanger. Int.: Lee Konitz. 81 min. Couleur. Dist.: Crépuscule.